

Rencontre d'un autre type

Wilfrid Lemoine

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60175ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemoine, W. (1979). Rencontre d'un autre type. *Liberté*, 21(3), 71–74.

Rencontre d'un autre type

WILFRID LEMOINE

C'était bien sa voix à lui. Tout à fait sa voix, j'en étais certain. Haut perchée, vaguement enrouée et cassée, sa voix cahoteuse qui poussait les mots sur des cailloux tranchants. Lui seul, je le savais, lui seul pouvait émettre de tels sons anguleux, rétrécis et bondissants. Ce que j'entendais était d'ailleurs la parfaite projection sonore de sa propre forme physique. J'écoutais sa voix dessiner sa personne. Et cette ironie dévastatrice qui brinquebalait à travers ces mots, qui me semblait les attacher, les lier tant bien que mal, comment cette ironie aurait-elle pu révéler un autre que lui ?

Pourtant, je ne le voyais pas. La voix semblait venir de l'autre côté d'un gros massif de fleurs devant lequel je passais. Mais je l'entendais fort distinctement, et je ne pus m'empêcher de sourire à l'évidence de ce phénomène pourtant impossible. Voltaire me parlait !

Voltaire dissimulé derrière cette sorte de haute barrière de fleurs et de plantes de toutes sortes, caché (pourquoi ?) mais voulant se faire entendre. Et Dieu sait que je l'entendais grincer, rire en petites saccades, trompeter à s'en esquinter le larynx. Je l'entendais distinctement, mais je ne pouvais *comprendre* un seul mot. J'entendais bien l'articulation des sons, fort distincts à mes oreilles, le timbre de la voix, le rythme abrupt de la parole, j'entendais clairement tout ça, mais je n'en comprenais pas plus le sens que si le bonhomme eût parlé le chinois. C'était pourtant Voltaire, et dans l'original français. Alors, que signifiait donc ceci :

— Le thé histê hun omme ferme ment père sua dés de l'hex histance d'un aître supraïme ô scie bonque puits sang ! Khi afor mes toulaid hêtres et tendus, végé tant, sans tant eh réfléchi sang. Dis euh ! pue nie. Dis euh ! âge ih ! Sein Pie erre ment j'aie d'évian de des fendues. Sein Pol lui repreau chais sept cons d'huîte !

La voix se mit à rire et à hocqueter. Poussé par tant d'incongruité, le sang me montait à la tête. Et je lançai, voltairien moi aussi, au beau milieu du massif :

— Demandez donc à un crapaud ce que c'est que la beauté !

Dans une sorte de gargouillement, la voix se précipita :

— Sait ça femelle ahvecque deugros zieux ronsard tant de çape t'hittête, un gueu lelarge eh plate, heun vent trejône et heun dôbrun !

Curieusement, le malin me semblait maintenant plus facile à décoder. Je me souvins qu'il avait écrit « je suis né pour chanter ici, et pour me moquer de toi ». Peut-être même :

— Jeu suis nippe ours champ thé hisse ih, hep ours même hockey de toit !

... et je me retrouvai au beau milieu du massif comme les corneilles dans un champ de maïs, courbant et brisant les hautes tiges fleuries. Mes mouvements violents firent branler le chef des grands tournesols comme des astres en évansion d'orbite, je me sentis néanderthalien, lourd et puissant, presque un dinosaure avançant coûte que coûte dans le ravage de mon idée fixe. Il me fallait trouver Voltaire. Ou me confronter à mon illusion. Ou franchir un mirage. J'étais prêt à tout. A tout, mais pas à ce que j'entendis, ni à ce que je vis.

— Il n'est pas plus étonnant de naître deux fois que de naître une fois.

Il y avait là les beaux yeux tristes et moqueurs, le regard perdu d'intelligence d'un petit vieillard rondelet aux cheveux blancs touffus.

— Ce n'est pas possible !

— Eh ! fit-il en soulevant une épaule toute ronde.

— Monsieur Einstein !

Toute sa figure souriait.

— Monsieur Einstein, moi qui aurais tant voulu vous rencontrer avant.

— Avant ?

Je ne savais plus. Je bafouillais. Comment dire à quelqu'un qui vous regarde ainsi que l'on aurait aimé le rencontrer avant ? Avant sa mort !

Il n'y avait pas la moindre brise, mais ses cheveux ondu-laient lentement, semblaient vivre de leur propre énergie, une sorte de mouvement brownien couronnait la tête de ce...

— Mais n'étiez-vous pas à la recherche de monsieur de Voltaire ?

Je vis (ou j'imaginai) de la malice dans un bref plissement de l'oeil. Quel étonnant regard de triste intelligence moqueuse et pourtant chaude et enveloppante. Voltaire avait-il vraiment quelque chose à faire (ou à dire) ici ? maintenant ? Et quel rapport, mon Dieu ! La tête me tourna.

— Il avait parfois raison, vous savez, monsieur de Voltaire.

Une fine ironie clignota dans ses yeux, puis disparut comme une nébuleuse avalée par un trou noir de l'espace-temps.

— Surtout, entendez-moi bien, surtout quand le pamphlétaire s'oubliait et que le philosophe creusait la lumière.

Son regard se rembrunit, puis il s'arracha délicatement un poil qui lui chatouillait le bout du nez. L'air un peu gêné, il ajouta :

— Compte tenu de l'état délabré de ses nerfs. Et d'une impotence relative.

Au prononcé de ce dernier mot (ou de l'avant-dernier, je ne saurais l'affirmer), il baissa les yeux et son front se colora quelque peu.

Quant à moi, j'avais la nette impression de m'enliser dans un autre monde. Ou d'être transbahuté dans un ailleurs tout à fait inattendu, aux dimensions élastiques. Ma conscience se livrait à un intempestif tête à queue, à la façon de ce philosophe chinois qui se demande s'il rêve qu'il est un papillon ou s'il ne serait pas plutôt un papillon rêvant qu'il

est un philosophe chinois. Je m'accrochai à ce dilemme comme à un radeau cosmique. Et je dérivai jusqu'à l'étonnement le plus total, face à l'évidence (de moins en moins relative) que le regard insistant et tendrement bon de monsieur Einstein ressemblait vraiment trop à celui de mon gentil vieux chien. Ce qui me scandalisa dans mon étonnement.

— Votre étonnement m'étonne, prononça Einstein qui me lut aussi facilement qu'il avait exploré les bords de l'univers.

Moi, je l'étonnais, lui ?

Il glissa alors sa petite main légèrement potelée dans la broussaille vivante de ses cheveux blancs. Puis il murmura :

— J'eussais que l'euh pas sait, l'euh prés an, l'oeuf uthur, sanèg ziste pas.

— Pardon ?

Il ferma lentement l'œil gauche. Puis il retira la main de ses cheveux. Parla-t-il plus distinctement ? Cette fois toute sa cosmogonie m'apparut, claire comme source neuve.

— J'oeufs sais que le passez, le prés an, le futhur, ça n'eggziste pas.

La tête me tourna et je faillis tomber dans les tournesols déjà renversés. Mais je sus me tenir debout, j'avais compris Einstein !

Et ce n'était pas tout.

— Alors naïtre une fois, n'être deux fois, ou ne plus n'hêtre, vous con prenez ?

Il aspira de sa pipe un jus qui le fit grimacer et qu'il cracha en mouvement ellipsoïdal juste sur la pointe de son soulier.

Il gratta alors une allumette qui éclaira ses yeux où, je le jure, je vis Dieu jouer aux dés avec son ombre.